



## L'HISTOIRE VOUS REGARDE

### L'HEURE DE GLOIRE DU PETIT PEUPLE D'ANGLETERRE DANS LES POSTSCRIPTS DE J.B PRIESTLEY

**CECILE VALLEE**

*Université de Rouen*

La Seconde Guerre mondiale a été une période déterminante pour la construction de la mémoire collective des Britanniques, en particulier celle des événements de l'été 1940. L'image d'une population courageuse et unie contre l'ennemi allemand, chantant et dansant malgré les bombes avec le flegme et l'humour qui les caractérise a perduré longtemps après la fin du conflit. Malgré les travaux d'Angus Calder et d'autres révisionnistes<sup>1</sup>, le mythe du Blitz continue de perdurer dans les consciences. Il est sans doute malaisé de remonter aux sources de ce mythe, d'en identifier tous les créateurs et les initiateurs. Ses origines remontent bien sûr aux directives de propagande envoyées par le ministère de l'Information britannique aux médias de l'époque, la presse, le cinéma et la BBC. Parmi les nombreux intervenants à l'antenne, deux artistes se distinguent, à savoir Winston Churchill et J.B Priestley, tous deux experts de la communication, autrement dit de la propagande sur le front intérieur. Si W. Churchill est universellement reconnu comme la figure de proue de la mobilisation nationale, J.B Priestley fut sans aucun doute l'architecte principal de la construction mythique du petit peuple d'Angleterre. Même si de nombreuses autres émissions « réconfortantes » de la BBC se faisaient aussi l'écho de la propagande de soutien au moral telle qu'elle était définie par les autorités gouvernementales, ce sont ses *Sunday Postscripts* de 1940 qui restent dans les mémoires.

Ces « postscriptums aux informations » (*Postscripts to the News*) diffusés le soir sur les ondes du Home Service après le bulletin d'information de 21h,

---

<sup>1</sup> On peut citer HYLTON, *Their Darkest Hour*.

heure de grande écoute étaient des émissions de propagande par excellence, qui visaient à capter l'attention des auditeurs juste après le bulletin d'information, à 21h15, en s'adressant à leurs émotions. Priestley commencera ses allocutions un mercredi, le 5 juin, juste après l'évacuation de Dunkerque et continuera tous les dimanches jusqu'au 20 octobre 1940. Il en fera 20 en tout, chacune durant environ dix minutes<sup>2</sup>. Populaires dès le départ, les interventions de Priestley n'étaient pas loin d'égaliser le taux d'écoute de celles de Winston Churchill, c'est-à-dire environ 1/3 de la population. C'est dire leur importance dans l'histoire de la radio et leur impact sur l'opinion publique de l'époque<sup>3</sup>. La popularité de Priestley tenait autant à son accent du Yorkshire et à sa voix rassurante qu'au contenu de ses allocutions.

Les objectifs de la propagande tels qu'ils sont transmis à la BBC conditionnent le contenu des allocutions<sup>4</sup>, et les choix de Priestley révèlent non seulement son talent de communicateur, mais aussi les instructions ministérielles sous-jacentes. Il y a dans les postscriptums une intention évidente d'influer sur les mémoires, de susciter des souvenirs, de rappeler, de répéter, et, bien sûr, de convaincre. Ce qui nous intéresse ici est de montrer la capacité de Priestley à transfigurer les événements, à donner aux épreuves traversées par les Britanniques une dimension spirituelle, à donner au présent de l'été 1940 une dimension historique et au combat mené alors par l'Angleterre, une dimension mythique. L'histoire telle que la formule Priestley pendant ces mois d'épreuve est surtout celle du « petit peuple » dont il veut que la postérité garde mémoire.

La notion de mémoire est, en effet, omniprésente dans les allocutions de 1940 de J.B Priestley. On s'attachera ici à montrer comment Priestley suscite la mémoire de ses auditeurs, comment il met en scène la situation présente

---

<sup>2</sup> Cela fait un total d'environ 26 500 mots pour les Postscripts de 1940. Quelques extraits, accompagnés de brefs commentaires par Alison Cullingford, Special Collections Librarian à l'Université de Bradford sont disponibles sur le [site](#) de l'université, consulté le 9 décembre 2011. Priestley parlait également aux Américains trois fois par semaine, dont le dimanche à 2h30 du matin. Il sera invité à faire une deuxième série (8 émissions en tout) sur les ondes nationales le 26 janvier 1941. Il fera aussi des émissions régulières à l'intention de l'Amérique du Nord de juillet 1941 à décembre 1942.]

<sup>3</sup> Priestley recevait des millions de lettres de « fans ».

<sup>4</sup> Le contenu des émissions diffusées que les ondes de la BBC, comme les intervenants étaient étroitement contrôlés par le Ministère de l'Information britannique, mais il semble que Priestley ait été relativement libre.

pour galvaniser les « troupes de l'intérieur ». À cette période critique de la guerre où les Britanniques sont seuls face à la menace Nazie, où leur capacité de résistance semble devoir décider de l'avenir du conflit, et par là-même, de l'avenir du monde, J.B Priestley leur renvoie une image d'eux-mêmes propre à les lancer corps et âme dans la bataille. Les yeux de toute l'humanité sont fixés sur eux. L'Histoire les regarde et c'est grâce à eux que le monde sera sauvé.

Avec l'évacuation des troupes britanniques de Dunkerque le 4 juin 1940, le danger allemand se rapprochait, et la Grande-Bretagne devait se préparer à repousser une tentative d'invasion probable. Il s'agissait de préparer la population psychologiquement, et de l'empêcher de craquer. Il s'agissait surtout de renforcer leur détermination à repousser l'envahisseur et de donner un sens à leur combat. Le rôle des propagandistes était crucial. Ainsi, dès le mois de mai 1940, alors que la France fléchissait devant la force de l'avancée allemande, on avait ajusté les programmes à la BBC, à qui l'on avait dit de « prendre toutes les mesures nécessaires pour raffermir le moral des Britanniques<sup>5</sup>. Les émissions qui suivaient les bulletins d'information— qui annonçaient les mauvaises nouvelles ou l'absence de victoires—étaient tout particulièrement concernées par ce réajustement. Elles devaient être aussi réconfortantes que possible :

The objective is to capture the attention of the listening public in the periods between news bulletins by programmes with a virile, dynamic appeal to the attention and emotions. Their primary value is their heartening content. Their second is that they will occupy the attention of people and so lessen the time and inclination for a morale-weakening and rumour-breeding speculation. [Wellington à D.F.D, 22 mai 40, *ibid.*]

Au mois de juin 1940, alors que J.B Priestley commence ses allocutions, l'objectif premier des postscriptums du dimanche soir est toujours le même : soutenir le moral de la population britannique en donnant au combat qu'ils mènent sur le Front de l'Intérieur une dimension que les autorités responsables de la propagande qualifient de « spirituelle ». Il s'agit d'insérer dans ces allocutions un contenu idéologique propre à donner aux auditeurs un élan spirituel qui les fera tenir bon en cette période cruciale de la guerre

---

<sup>5</sup> Toutes les émissions susceptibles de contenir de la propagande étaient concernées par ce réajustement. Gilliam à AC(P), contrôleur adjoint de la programmation, 22 mai 40, R34/702/2. Propaganda Programme Arrangements.

où l'Allemagne nazie, après avoir fait plier les Français, menace maintenant l'Angleterre.

Puisque la situation est critique, puisque l'heure est grave, il faut interpréter le moment présent et lui donner une dimension propre à inspirer l'auditeur moyen, cible de la propagande. Dès sa première allocution—sans doute la plus célèbre—diffusée le mercredi 5 juin, juste après l'évacuation de Dunkerque, Priestley donne le ton et commence à construire le mythe en l'interprétant de ce que les Français appellent « la débâcle ». Pour Priestley, c'est une leçon d'histoire propre à rassurer la population : le peuple britannique ne peut être vaincu. C'est ainsi que, dès le début de l'allocution du 5 juin 1940, Priestley inscrit l'épopée de Dunkerque dans l'histoire :

And yet now that it's over, and we can look back on it, doesn't it seem to you to have an inevitable air about it—as if we had turned a page in the history of Britain and seen a chapter headed "Dunkirk". [Postscript to the News, Wednesday, 5<sup>th</sup> June 1940]

Parmi les petits bateaux à vapeur qui ont si galamment, si vaillamment, si fièrement traversé la Manche, le *Gracie Fields*, emblématique, est distingué et devient « immortel ». C'est tout logiquement que la conclusion voit les arrière-petits-enfants apprendre dans leurs livres d'histoire le début épique de cette guerre, et la victoire finale, qui doit être comprise comme faisant partie de la continuité historique :

And our great grand-children, when they learn how we began this War by snatching glory out of defeat, and then swept on to victory, may also learn how the little holiday steamers made an excursion to hell and came back glorious. [Postscript to the News, Wednesday, 5<sup>th</sup> June 1940]<sup>6</sup>

C'est toute la période cruciale de l'été 1940 que Priestley présente non seulement comme un grand moment de l'histoire du peuple britannique, mais comme le test suprême. Lorsque l'on regarde ses allocutions dans leur chronologie, on peut suivre l'élaboration du tableau qu'il peint de ce moment historique, et ainsi comprendre la dimension mythique qu'il donne

---

<sup>6</sup> Les 22 et 24 mai 2010, la BBC a rediffusé deux allocutions de Priestley, lues par Patrick Stewart, qui ne sont malheureusement plus disponibles sur le site de Radio 4. Voir néanmoins les [commentaires](#) du *Guardian* sur ces deux émissions. L'émission du 22 mai peut être téléchargée sur le [site](#) Torentillo ou sur le [site](#) usenet.nl. (Sites consultés le 9 décembre 2011.)

du petit peuple à travers son interprétation de l'heure qu'ils sont en train de vivre.

Avant même le célèbre discours du Premier ministre britannique Winston Churchill, à la Chambre des Communes le 18 juin 1940 sur « leur plus belle heure »<sup>7</sup>, Priestley déclare en des termes similaires que les hommes ont aussi leur heure de gloire, que la grandeur de l'homme ordinaire se révèle dans les moments d'épreuve :

But what [the Nazis] don't understand, because there's nothing in their nature or experience to tell them, is that men also have their hour of greatness, when weakness suddenly towers into strength; when ordinary easy-going tolerant men rise in their anger and strike down evil like the angels of the wrath of God. [Sunday Postscript, 9<sup>th</sup> June, 1940.]

Du 9 juin au 22 septembre, c'est-à-dire tout au long de la Bataille d'Angleterre et du Blitz, Priestley conjuguera l'heure présente pas moins de huit fois, et ce de huit manières différentes : dans son allocution du 23 juin, ce sera « l'heure suprême », le 7 juillet « cette heure grave », et « l'heure du défi » ; le 14 juillet, « l'heure de l'épreuve », le 8 septembre « cette heure de notre histoire », le 15 septembre, « en ces heures sombres », et enfin, le 22 septembre, « à cette heure décisive ». Priestley rappelle ainsi à l'auditeur la grandeur de l'épreuve qu'ils sont en train de vivre, l'enjeu du moment présent, tout en lui donnant une dimension historique sans précédent. Il place ainsi les hommes et les femmes ordinaires qui l'écoutent au cœur même de leur histoire et fait d'eux à la fois des spectateurs et des acteurs de leur propre destinée.

À chaque fois que Priestley fait allusion à l'heure de gloire des héros du front de l'intérieur, celle-ci est suivie ou précédée d'éloges. Le premier septembre, jour de commémoration, la dimension « historique » du moment est ainsi insérée dans un flot, si ce n'est une envolée lyrique. L'histoire et le peuple ne font qu'un dans la linéarité du discours, ici et maintenant, les qualités du peuple, l'esprit de la nation se révèlent sans fautes :

---

<sup>7</sup> On peut [écouter](#) les discours de Winston Churchill. Les scripts sont disponibles sur le [site](#) de la Churchill Society. (Sites consultés le 7 décembre 2011.)

Here and now, as the spirit of the people rises to meet the challenge, I believe that it will find no flaw in the sense, courage and endurance of those people. [Sunday Postscript, 30<sup>th</sup> June, 1940]

En interprétant le moment présent du conflit pour ses auditeurs, en lui donnant une dimension glorieuse, en leur donnant à voir et à comprendre qu'ils vivent un moment historique, il inscrit déjà leur combat dans l'histoire. L'essence de la propagande étant la répétition, Priestley leur « rappelle » presque chaque semaine la dimension historique de leur combat quotidien. En cela, il n'est pas seulement un visionnaire, il transforme par son discours le possible, le désirable, en réalité. Il construit le mythe du peuple d'Angleterre, le mythe du Blitz.

Si l'éloge du petit peuple d'Angleterre est constant, et ses qualités réitérées à petite dose ou à haute doses, elles ne sont jamais tant mises en avant que pendant le mois de septembre 1940, alors que Londres subit les bombardements intenses que l'on connaît. C'est là que le petit peuple (et tout spécialement les femmes) sont hissés au rang de héros du front de l'intérieur, acteurs héroïques de leur propre destinée. C'est tout le peuple britannique—Priestley prend grand soin le 7 juillet de n'oublier aucune composante du Royaume-Uni—conduit par Winston Churchill, qui par sa force, sa foi, et sa résilience peut sauver le monde. Le destin de l'Europe est entre ses mains :

I found myself crying exultantly again: "That's the stuff to give 'em!" because Mr. Churchill, [...] upon whose shoulders now rests perhaps the fate of Europe for centuries, could in this grave hour,[...] let slip that wonderful, lightning grin which was like a miraculous glimpse of the inner man who, like so many formidable men, is still a boy at heart, still full of devilment.<sup>8</sup> And I said to myself that this is the kind of man the English, and the Scots, and the Welsh, and for that matter the Irish, want at this challenging hour. [Sunday Postscript, 7<sup>th</sup> July, 1940]

Il n'est pas anodin que Priestley ait choisi de souligner en Winston Churchill l'homme en même temps que le chef. Il est naturellement présenté comme

---

<sup>8</sup> Cette allocution du 7 juillet 40 rapporte l'arrivée de Winston Churchill à la Chambre des Communes et notamment un geste de celui-ci, semble-t-il, à l'occasion des questions au Parlement : un coup de coude amical à Ernest Bevin, accompagné d'un clin d'œil.

étant l'homme du moment, et en même temps magnifié et présenté comme un être humain qui montre encore l'enfant qui est en lui. L'instant est présenté par Priestley comme miraculeux. En matière de propagande, il n'est pas de mythification du combat sans mythification du chef. Ses discours et ses gestes sont, eux aussi, inscrits dans l'Histoire. La simplicité et l'humanité du chef telles qu'elles sont transmises à l'auditeur font partie intégrante du mythe construit par Priestley.

C'est l'heure de l'épreuve, affirme-t-il encore le 14 juillet (la Bataille d'Angleterre a commencé), mais—propagande officielle oblige—cette épreuve est teintée d'espoir. Le moment présent prend toute sa signification parce que le test historique contient la promesse d'un avenir meilleur. Il s'agit d'encourager l'auditeur<sup>9</sup>, qui est invité à faire sienne la prière de Priestley :

[...] move our minds and hearts towards steadfast courage and faith and hope, because were ready to accept all this: the silent town that once was gay; vanished crowds now toiling far from these vacant sands; [...] this hour of trial and testing—if we know that we can march forward—not merely to recover what has been lost, but to something better than we've ever known. [Sunday Postscript, 14<sup>th</sup> July 1940]

L'heure est historique, et les Britanniques sont sous les projecteurs du monde entier. Ce monde est une scène (l'écho shakespearien ne sera pas perdu) et nous sommes des personnages historiques, affirme Priestley dans son allocution du 8 septembre. Le jour n'est pas une coïncidence, bien sûr, puisque Londres a subi son premier bombardement massif. Il est bien évident que l'objectif est de soutenir le moral de tous, et en particulier de ceux qui subissent les bombardements ennemis. Le discours de Priestley s'envole alors, avec une extraordinaire prémonition, puisque le mythe qu'il est en train de construire perdurera effectivement dans les générations à venir :

We're bang in the middle of the world's stage with all the spotlights focused on us: we're historical personages, and it's possible that distant

---

<sup>9</sup> On ne peut s'empêcher d'admirer les talents de l'artiste de la propagande, qui, alors même qu'il délivre son message mobilisateur, nomme les moteurs de la propagande telle que nous la connaissons aujourd'hui si bien : c'est en agissant sur les cœurs et les esprits que l'on gagne l'adhésion.

generations will find inspiration, when their time of trouble comes, in the report in their history books of our conduct at this hour. [Sunday Postscript, 8<sup>th</sup> September, 1940]

Les générations futures regarderont la pièce qui se joue alors, en plein cœur du Blitz, et s'inspireront de la conduite (exemplaire) de toute une population. Cette heure est déjà dans les livres d'Histoire, souffle Priestley à ses auditeurs, comme il l'avait fait après Dunkerque. L'élan, l'inspiration donnés par Priestley visent à susciter la fierté. Comment alors pourraient-ils ne pas se conduire de manière exemplaire, peut-on se demander, tant il est vrai qu'en matière de propagande, de gestion des opinions et des conduites, un des principes de base est d'affirmer un idéal de conduite pour faire en sorte qu'il se réalise.

Les Londoniens en particulier sont les héros du moment, ils ont insufflé aux hommes et aux femmes du monde entier un nouvel espoir, leur ont redonné courage par leur exemple. Sans nier totalement la gravité du moment, en ces heures sombres, la propagande encourage, et renvoie une image mythifiée non seulement des habitants de Londres, mais de la capitale tout entière, qui est devenue la lumière du monde :

But London has often been seen as such a beacon light. Even the chief revolutionaries of our time lived here in their day and were nourished on books paid for by London citizens. And now, in the darkest hour, it blazes again; yes, because the incendiary bombs have been rained upon it but also because its proud defiance and unconquerable spirit have brought to men and women all over the world renewed hope and courage. [Sunday Postscript, 15<sup>th</sup> September, 1940]

Par le truchement du discours, Londres et ses habitants sont auréolés de gloire, au point que Priestley qualifie ce moment historique de « merveilleux ». Un paradoxe qui prend son sens par la mythification des combattants. Les héros sont une armée de gens ordinaires, rebelles et fiers, indomptables ; ils ne sont plus qu'un seul esprit en ce moment, et sur eux repose l'avenir du monde entier :

This, then, is a wonderful moment for us who are here in London, now in the roaring centre of the battlefield, the strangest army the world has ever seen, an army in drab civilian clothes, doing quite ordinary things, an army of all shapes and sizes and ages of folk, but nevertheless a real army, upon whose continuing high and defiant spirit the world's future depends. [Sunday Postscript, 15<sup>th</sup> September, 1940]



Parmi le peuple, ce sont les femmes—« nos femmes », précise-t-il à l'intention des hommes qui l'écoutent—qui sont singularisées par Priestley, en cette heure de leur destinée, comme étant actrices de la victoire, dans leur vie de tous les jours, par le simple fait qu'elles défient les Allemands en allant au travail. En soulignant cet héroïsme quotidien, Priestley applique encore à la lettre la propagande officielle. Le moral de la population étant mesuré par sa capacité à mettre en œuvre l'effort de guerre, la technique de propagande (simpliste, il va de soi) consistait à projeter l'image d'un peuple exemplaire, qui va au travail malgré le danger des bombardements et accomplit son devoir de production quotidiennement pour soutenir les militaires. Projeter l'image idéalisée de travailleuses héroïques fait partie des techniques de communication, et Priestley s'en fait l'écho, en illustrant non seulement les slogans officiels ('carry on'), mais aussi en faisant le lien entre le Front de l'Intérieur et le front militaire :

Why, a lot of London girls pale faced little creatures living on cups of tea and buns, who go tripping from tiny villas and flats with their minute attaché cases to Tubes and buses and then to offices and shops—defy this Goering and all his Luftwaffe and all their high explosives and incendiaries and machine guns—and successfully defy them, still trotting off to work, still carrying on, still trim and smiling. Isn't that a triumph? [...] There isn't an airman, submarine commander, or unnamed hero in a bomb squad who hasn't behind him at least one woman, and perhaps half a dozen women, as heroic as himself. [Sunday Postscript, 22<sup>nd</sup> September 1940]

Tout en affirmant la mesure historique de l'enjeu et en glorifiant leurs qualités de combattants, il donne à cette armée de femmes ordinaires et pourtant héroïques, les raisons de se battre. Illustrant la directive du ministère de l'Information selon laquelle le travail et le courage des femmes devait être mis en avant<sup>10</sup>, Priestley s'applique à faire le lien entre les héroïnes du front de l'intérieur qui bravent les bombardements pour se rendre sur leur lieu de travail, pour fabriquer les bombes et les munitions qui serviront aux soldats dont le sort est entre leurs mains.

En renvoyant aux Britanniques cette image idéalisée, il affirme une identité nationale et contribue à la création d'une mémoire collective. La vérité sort de la bouche d'un ami américain (peut-être imaginaire, mais on ne peut s'empêcher de penser à Ed Murrow), qui vient confirmer ce que

---

<sup>10</sup> Ce thème est traité dans de multiples émissions de la BBC de l'époque.

Priestley ne cesse de répéter, à savoir que ces qualités extraordinaires sont inhérentes aux hommes et aux femmes de ce pays :

I've just had a message from an American friend, concluding with this cry: "What a great race you are!" But I shall tell him that our men wouldn't be so fine if our women at this fateful hour were not so magnificent. [Sunday Postscript, 22<sup>nd</sup> September 1940]

Mais la flatterie ne suffit pas ; la motivation des troupes passe aussi par une propagande idéologique qui met en scène le combat manichéen entre ces héros et la bête ennemie. L'identité nationale ultra-positive va donc être confortée face à la noirceur de l'ennemi. À maintes reprises, Priestley va illustrer ces directives de propagande et « faire comprendre » au peuple la nature bestiale de l'ennemi. L'idée, simpliste et classique à la fois, est de donner au public une cible sur laquelle ses sentiments et ses émotions pourraient se concentrer<sup>11</sup>. Du lien direct entre défaite et extermination découlait une nécessité: il fallait susciter un état d'esprit combatif et agressif chez les Britanniques, notamment face à une invasion potentielle<sup>12</sup>. En juin 1940, on ajouta une « Campagne de la Colère », qui devait se concentrer sur l'ennemi [BRIGGS 209].

Dans son allocution du 16 juin, par exemple, il invite ses auditeurs à « se souvenir » de la bestialité de l'ennemi. Mémoire et souvenirs ne sont ravivés que pour servir la propagande :

Well, as we talked on our post on the hilltop, we watched the dusk deepen in the valleys below, where our women-folk listened to the news as they knitted by the hearth, and we remembered that these were our homes and that now at any time they might be blazing ruins, and that half-crazy German youths, in whose empty eyes the idea of honour and glory seems to include every form of beastliness, might soon be let loose down there.[Sunday Postscript, 16<sup>th</sup> June 1940]

Priestley met à nouveau ses auditeurs face à leur propre histoire. Ils sont au cœur de la réussite d'un combat idéologique, moral, philosophique, un combat entre l'espoir et le désespoir<sup>13</sup>. « C'est le test suprême », affirme-t-il le

---

<sup>11</sup> "Explain the exact nature of the beast we are fighting, by giving the public this clear objective for their feelings and emotions." Gilliam à AC(P), contrôleur adjoint de la programmation, 22 mai 40, R34/702/2. Propaganda Programme Arrangements.

<sup>12</sup> Recommandations du Comité d'Urgence pour le moral national, 24 mai 40, *ibid.*

<sup>13</sup> Il utilise la même expression le 7 juillet et le 4 août, dans les deux allocutions qui condamnent les nazis de la façon la plus virulente.

7 juillet. Il place à nouveau ses auditeurs au cœur du combat, leur soutient qu'ils sont les clefs de la victoire et que, conduits par le gouvernement de Winston Churchill, ils gagneront grâce à leurs qualités :

These are the men for us, but let them make haste, raise their voices and command the expectant people, who can, out of their kindness, humour and courage, yet defeat these cunning, ruthless but crack-brained and small-hearted Nazis. [Sunday Postscript, 7<sup>th</sup> July 1940]

Pour interpréter le test suprême présent, pour transfigurer les événements, des retours en arrière sont nécessaires. D'ailleurs, J.B Priestley était obsédé par le temps<sup>14</sup>. Il conjugue le passé, [10 références] le présent, et le futur [6 références] dans chacune de ses allocutions, et fait constamment appel à la mémoire et à l'histoire [16 références]. Il joue avec le temps : présent, passé, histoire se rejoignent en permanence et la mémoire de l'auditeur est sans cesse sollicitée. Là encore, il s'agit d'une technique de communication. En effet, si Priestley « se souvient » régulièrement, c'est pour appeler ses auditeurs à faire de même, pour rappeler encore et toujours l'essentiel de son message : les véritables héros et héroïnes (bien sûr) de cette guerre, dont le courage, la patience et l'humour sont semblables à un rocher<sup>15</sup>. Dans son allocution du 1<sup>er</sup> septembre, il se souvient du premier jour, du premier dimanche, jour de la déclaration de la guerre et partage une vision avec ses auditeurs, celle d'un dragon (lourd de symbolisme) visible dans les nuages du ciel de Londres. Oscillant, comme souvent, entre le rêve et la réalité, le visionnaire conclut une nouvelle fois son analyse historique sur le cœur de son message de confiance, sur les qualités intrinsèques du petit peuple d'Angleterre, grâce auquel le dragon nazi disparaîtra du ciel. La prédiction confiante de Priestley, on le voit, passe par la mythification du peuple, qui synthétise passé, présent et futur:

But there was something that wasn't unforeseen, for I'd already written it down, and it has all come gloriously true. I guessed then what I have seen for myself since, and what I have told my overseas listeners more than once: the true heroes and heroines of this war, whose courage, patience and good humour stand like a rock above the dark morass of treachery, cowardice and panic, are the ordinary British folk. Talk about giving courage and confidence—you've given me more than I could ever give you; not only courage and confidence

---

<sup>14</sup> Sur l'obsession du temps et de l'histoire chez Priestley, voir BAXENDALE : 187-188.

<sup>15</sup> Le dessin de Shepard intitulé 'The Storm and the Rock', publié dans le magazine *Punch* le 25 septembre 1940, reprendra la même image de résilience [BRYANT 54].

in the outcome of this war, but also faith in what we can all achieve after this war. Not only for ourselves but for decent men and women throughout the world, who all await the hour when the dragons will fade from the sky. [Sunday Postscript, 1<sup>st</sup> September 1940]

À chaque fois que Priestley interprète la situation présente, il stimule la mémoire des auditeurs en les invitant à se souvenir : on ne trouve pas moins de 46 occurrences de la notion de souvenir dans ses allocutions. C'est pour mieux leur faire partager sa vision de la réalité et son interprétation de l'histoire, comme en témoigne l'émission du 9 juin 1940, dans laquelle il superpose l'éternelle beauté du printemps anglais et les visions d'horreur du passé, de la première guerre, pour tenter de réconcilier la réalité de la guerre et la beauté immuable de la nature. Comme les horreurs des tranchées, on « se souviendra » de la réalité présente, de la folie nazie comme d'un « vieux cauchemar ». Les thèmes de la réalité, de l'imagination, du rêve, du cauchemar, sont récurrents chez Priestley : le combat actuel est donc mis en perspective, la réalité présente non minimisée, mais replacée dans le cours de l'histoire, avec une distance dont l'objectif est bien évidemment de permettre aux auditeurs de « gérer » cette réalité insoutenable :

I had to remind myself that the peaceful and lovely scene before me was the real truth; that it was there long before the Germans went mad, and will be there when that madness is only remembered as an old nightmare. [Sunday Postscript, 9<sup>th</sup> June, 1940]

Dans ses allées et venues dans le temps et ses comparaisons historiques, Priestley ne pouvait manquer de faire plusieurs fois allusion à la dernière guerre, qu'il oppose à celle que vit la population en 1940 dans l'allocution du 8 septembre 1940, le lendemain des bombardements meurtriers sur Londres. Cependant, la Première Guerre mondiale, avec ses millions de morts, n'est évoquée que pour dire au citoyen ordinaire : 'We're much better off now'. Ce qui est insupportable en effet, dit Priestley, c'est de vivre en sécurité pendant que la fine fleur de l'Angleterre est fauchée par la mort. L'histoire ne doit pas se répéter, dit-il, au contraire, et c'est en cela que la situation présente constitue une amélioration, parce que l'homme ordinaire partage le danger avec les soldats. Dans cette guerre-ci, les civils sont des soldats, et ceux qui vaquent à leurs tâches ordinaires sont ainsi transformés : ce sont tous des compagnons soldats, tous ensemble dans la bataille :

We see now, when the enemy bombers come roaring at us at all hours, and it's our nerve versus his; that we're not really civilians any longer but a mixed lot of soldiers—machine minding soldiers, milkmen and postmen soldiers, housewife and mother soldiers—and what a gallant

corps that is—and even broadcasting soldiers. [...] It's a good thing [...] to remember that we're all fellow soldiers. [Sunday Postscript, 8<sup>th</sup> September, 1940]

On ne peut qu'admirer l'aisance avec laquelle Priestley incorpore les lignes directrices de la propagande officielle dans ses allocutions. Il les magnifie, pourrait-on dire, en se faisant témoin ou en les intégrant dans une histoire personnelle, et les rend audibles et attractives par des anecdotes, les présentant comme siennes tout en les faisant partager aux auditeurs. Ses talents exceptionnels de conteur, son extraordinaire capacité à se mettre au niveau de l'auditeur moyen sans pour autant l'infantiliser (encore une instruction ministérielle, d'ailleurs), lui permet de modeler les consciences<sup>16</sup>.

D'ailleurs, ceux, ou plutôt celles qui ne sont pas d'accord avec lui, sont celles qui ne jouent pas leur rôle dans l'effort de guerre, se replient sur elles-mêmes, au lieu de prendre leur part dans une communauté joyeuse et tournée vers le partage.

The bitterest letters I have received during these past few months, have not been from men, piloting fighters or bombers, or stoking minesweepers, or from women nursing under fire, or looking after evacuated babies, but from ladies doing nothing in inland resorts, where their energy is all turned inward instead of outward, turning into hostility instead of into helpfulness and fun. [Sunday Postscript, 6<sup>th</sup> October, 1940]

Cette exception confirme la règle : la population civile de Londres est bien sûr exemplaire. Il fait l'éloge des esprits courageux et combattifs, et, bien sûr, du cockney—ce qui, venant d'un Yorkshireman, est quelque chose, et d'ailleurs il l'avoue !

A lot of us, especially if we are from the North, and thought we knew everything, imagined that that old cockney spirit was dead and gone [...] But I am not giving this advice to the cockneys—they don't need any from me, only an apology for ever imagining their old spirit had left them, and a stare of admiration. [Sunday Postscript, 29<sup>th</sup> September, 1940]

---

<sup>16</sup> Priestley l'exprime d'ailleurs à sa manière, occultant complètement son rôle dans la propagande gouvernementale, dans la préface de ses Postscripts : "What really holds the attention of most decent folk is a genuine sharing of feelings and views on the part of the broadcaster. He must talk as if he were among serious friends, and not as if he had suddenly been appointed head of an infants' school." [PRIESTLEY vii].

Pour incarner les qualités du peuple, Priestley crée le célèbre personnage de 'two-ton Annie', figure emblématique du petit peuple héroïque, comparée à « une vieille lionne rugissante indomptable ». Elle est présentée comme un modèle de vertu à imiter (pour ceux qui ne le feraient pas encore ou pour ceux qui se seraient fourvoyés) et, en même temps, comme un modèle représentatif d'un peuple uni qui, malgré l'adversité, réussit à garder sa bonté, son humour et son courage<sup>17</sup>. Cette allocution du 25 août 1940 est un concentré du mythe créé par Priestley :

She was a roaring and indomitable old lioness, and wherever she was carried there was a cheerful tumult; and as she roared out repartee she saluted the grinning crowd like a raffish old empress. Yes; she was old, fat, helplessly lame and was being taken away from her familiar surroundings, a sick woman, far from home. But she gave no sign of any inward distress, but was her grand, uproarious self. She did all our hearts good that day, and I said then that although Britannia can put up a good fight, Two Ton Annie and all her kind can put up a better one. I said that if it comes to a struggle between them and worried, semi-neurotic, police-ridden populations for ever raising their hands in solemnly idiotic salutes, standing to attention while the radio screams blasphemous nonsense at them, these people will emerge victorious because their sort of life breeds kindness, humour and courage, and the other sort of life doesn't. Kindness, humour and courage are mightily sustaining qualities. [Sunday Postscript, 25<sup>th</sup> August, 1940]

La mémoire de Priestley, ses rappels permanents, contribuent à la création d'une mémoire collective qui se construit dans le présent, mais aussi en référence au passé. La construction de cette mémoire collective et la mise en avant de la continuité de l'histoire de l'Angleterre commence dès la première allocution de J.B Priestley, le 5 juin 1940. « L'épopée » de Dunkerque (le mot revient pas moins de cinq fois dans l'allocution) est typiquement anglaise : cinq fois encore, Priestley martèle cette

---

<sup>17</sup> L'esprit d'entraide, les efforts personnels, et l'esprit de combativité en prévision d'une invasion faisaient partie des thèmes de propagande importants. Le contenu très patriotique, l'accent mis sur l'héroïsme, de même que l'amour de la campagne et l'idéal de liberté propres aux Anglais devaient raffermir le moral de la population de la même façon. [Gilliam à A.C(P), 22 mai 40. Réponse du Director of Talks au Contrôleur des Émissions Nationales, 28 mai 40 R34/702/2. Propaganda Programme Arrangements.]

« caractéristique » nationale. Pourquoi ? Parce que tout semblait perdu, désespéré, et pourtant, malgré les bévues, les petits bateaux à vapeur ont triomphé par leur courage, leur fierté, leur galanterie. La « bataille » est auréolée de gloire et de grandeur par six fois. Ce renversement de situation a quelque chose d'inéluctable, il est présenté comme une « étrange habitude » qui « jalonne notre histoire » [Allocution du 5 juin 1940]. L'auditeur est-il renvoyé à l'Armada ? À Napoléon ? Qu'importe, on lui affirme que ce dénouement est naturel car propre aux Anglais, par opposition aux Allemands qui, parce qu'ils ne font pas d'erreurs, ne peuvent pas accomplir une telle épopée<sup>18</sup>.

La glorification de l'esprit de solidarité, du courage et du dévouement de tout un peuple s'accompagne d'une propagande idéologique qui consiste à présenter certaines valeurs comme étant ancrées de tous temps dans la tradition nationale. C'est ainsi que, dans l'allocution du 15 septembre, Londres devient la capitale de la liberté :

The other city is great London, which during the last thousand years—and what are the wobblings and timidities of the last ten years compared with the nine hundred and ninety that went before—has many a time given itself a shake and risen to strike a blow for freedom, and not only its own freedom but that of men everywhere. In this capacity, as any European history book will show you, it is in sharp contrast to Berlin which has never yet been regarded as a beacon light by the free spirit of mankind. [Sunday Postscript, 15<sup>th</sup> September 1940]

Le sentiment de continuité de l'histoire de la nation et de ses institutions fait déjà partie de la mémoire collective, et recevra donc toujours un écho favorable auprès des auditeurs. Priestley en est certainement conscient, et l'utilise de façon magistrale dans son allocution du 16 juin. Il est intéressant de s'arrêter sur les techniques de construction du discours mises en œuvre ce jour-là, car elles sont tout à fait typique de ce que fait Priestley : il commence son allocution en évoquant une expérience personnelle, ancrée dans la vie quotidienne et située dans un espace naturel. La contextualisation est brève, simple, mais efficace parce qu'elle « parle » à

---

<sup>18</sup> Le même message sera envoyé par Priestley le 16 juin, avec une référence directe à Napoléon. L'idée d'une morale de l'histoire, selon laquelle la roue tourne inévitablement après une situation critique, faisait partie des lignes de propagande. [Gilliam à A.C(P), Contrôleur-adjoint de la Programmation, 22 mai 40, R34/702/2. Propaganda Programme Arrangements.]

l'auditeur moyen. De plus, Priestley se rapproche de lui et s'inclut dans le « groupe », dans la communauté. Il réussit à entraîner son auditeur dans la scène, (Priestley monte la garde sur une colline de l'Isle de Wight) et puis, typiquement encore, il « se souvient » de ses pensées à ce moment-là. Il invite ainsi l'auditeur à « se souvenir » avec lui. Son sentiment va ainsi devenir celui de ceux qui l'écoutent. Les mots-clefs sont simples : *Britain...greatest fortress / fight...Nazis...black hearts / sense of community...of deep continuity / as our forefathers had often done before us / keep watch English hills & homesteads / raiding...invasion...our particular testing time...what we must face as our forefathers faced...*

Ces thèmes sont récurrents chez Priestley, et empruntés à la propagande officielle<sup>19</sup>. Tout son art consiste à les tisser aussi clairement et simplement que possible pour qu'ils soient accessibles à l'auditeur moyen. Il illustre et explicite le concept usuel de la « continuité » de l'histoire de la Grande-Bretagne, qu'il mêle au « sentiment de communauté », maintes fois martelé sur les ondes. Aujourd'hui c'est l'homme ordinaire (le laboureur ou le pasteur, le berger ou le clerc) qui monte la garde, et l'histoire va se répéter (ou plutôt continuer) : si leurs ancêtres ont réussi à protéger leur île, eux aussi réussiront. Ils doivent affronter cette terrible épreuve mais cela passera. L'accroche est émotionnelle et l'efficacité passe par le lien sentimental avec les ancêtres et avec la campagne anglaise omniprésente.

I felt too up there a powerful and rewarding sense of community; and with it too a feeling of deep continuity. There we were, ploughman and parson, shepherd and clerk, turning out at night, as our forefathers had often done before us, to keep watch and ward over the sleeping English hills and fields and homesteads. [...] And I felt, out in the night on the hilltop, that the watch they kept then was only yesterday; that all this raiding and threat of invasion, though menacing and dangerous enough, was not some horror big enough to split the world—but merely our particular testing time; what we must face, as our forefathers faced such things, in order to enjoy our own again. [Sunday Postscript, 16<sup>th</sup> June, 1940]

La littérature est autre élément important du tissage de la continuité et des traditions. La citation littéraire est utilisée pour confirmer et consolider le parallèle historique avec le présent. Le 16 juin, c'est le poème de Thomas

---

<sup>19</sup> Dans son discours du 18 juin, Churchill dira : "Upon this battle depends the survival of Christian civilisation. Upon it depends our own British life, and the long continuity of our institutions and our Empire."



Hardy 'In Time of the Breaking of Nations' qui célèbre la permanence des traditions et la nature éternelle; plus tard, ce sera Tennyson, Chesterton, et surtout Dickens et Shakespeare. Les actes de patriotisme sont eux aussi ancrés dans l'histoire et dans la littérature nationale. Dans son allocution du 30 juin, Priestley en donne un exemple pour le moins original:

The other day in that bit of Old London that Shakespeare and Dickens knew—the Borough—a man was fined fifteen shillings for being drunk and disorderly. [...] It seems that after the air-raid warning went, this man insisted upon standing in the middle of the street and loudly singing "Rule Britannia! [Sunday Postscript, 30<sup>th</sup> June, 1940]

Cette anecdote, qui vise à souligner le patriotisme d'un homme quelque peu éméché —avec un brin d'humour que les classes populaires apprécieront— est aussi inscrite dans la continuité de l'histoire de l'Angleterre, que Priestley teinte de réalisme mêlé de sentimentalisme. Comme nous venons de le voir, l'attachement sentimental s'applique à la nature et aux paysages de l'Angleterre, auxquels Priestley donne une dimension éternelle ; la même technique est à l'œuvre le 5 juin pour les petits bateaux sauveteurs de Dunkerque, qui font l'objet d'un attachement sentimental que Priestley veut faire partager à ses auditeurs :

They liked to call themselves "Queens" and "Belles"; and even if they were new, there was always something old-fashioned, a Dickens touch, a mid-Victorian air, about them. [Postscript to the News, Wednesday, 5<sup>th</sup> June 1940]

Dans la trame que tisse Priestley, histoire, littérature et tradition ne font qu'un avec l'identité nationale, c'est-à-dire avec les qualités du petit peuple :

It's often been said, and too often by our own unrepresentative men, that we Islanders are a cold-hearted and unimaginative folk, and it's a thundering lie, for we have some of the most glorious witnesses to our warmth and heart, and height of imagination, from Shakespeare onwards, that the world can know. Always, when we've spoken or acted, as a people, [...] that lift of the heart, that touch of the imagination, have been suddenly discovered in our speech and our affairs, giving our history a strange glow, the light that never was on sea or land. [Sunday Postscript, 11<sup>th</sup> August 1940]

Priestley ne serait-il qu'un glorificateur qui se contente—avec talent et lyrisme, il est vrai—de flatter ses auditeurs, d'exalter le sentiment national et de ne voir dans l'histoire et dans la littérature de l'Angleterre que des

raisons de se réjouir et d'espérer ? Non. Priestley ne se contente pas de peindre un tableau idyllique : tout en respectant les objectifs de propagande inhérents à son émission—ce qu'il fait à merveille, comme nous espérons l'avoir montré—il ne se prive pas de critiquer le passé. Même si ses allusions ne sont pas si fréquentes et tiennent une place mineure par rapport au volume alloué aux touches positives, la critique est bel et bien là.

Ainsi, il fait référence à la première guerre pour dénigrer la propagande nationaliste déversée sur la population à l'époque, un nationalisme primaire qui, selon lui, frisait l'idiotie. Conscient du rôle primordial de la radio et de son pouvoir de persuasion, il affirme que seul un discours vrai et sincère peut être efficace. Pour lui, cela veut dire amener les auditeurs à prendre conscience d'une réalité somme toute assez simple, mais vitale : soit on se bat pour créer un monde meilleur, soit on contribue à la destruction de la civilisation ; il n'y a pas d'autre alternative ou de compromis possible.

People may be almost inarticulate themselves and yet recognise in an instant when something that is at least trying to be real and true is being said to them. Thus it is useless handing out to most of them a lot of dope left over from the last war. They may not understand this present war, but unlike many official persons, they do know that it is not the last war, that a simple, almost idiotic nationalism will not do, that either we are fighting to bring a better world into existence or we are merely assisting at the destruction of such civilisation as we possess. [PRIESTLEY vii]

Il dénonce ce nationalisme primaire et les abus de la première guerre, où, selon lui, chaque peuple ne se battait que pour sa propre victoire : « Les Allemands pour les Allemands, les Britanniques pour les Britanniques ». Il répète à ses auditeurs qu'ils en sont conscients. Non seulement ils écrivent l'histoire, mais ils ont en même temps la conscience d'un historien :

I suspect that the wisest historian resides somewhere in the collective unconscious minds of whole populations. You can't deceive that mysterious fellow. He knows that this conflict is not a repetition of the last war. I think all our people here know it, too, in their hearts, and this explains why they respond so eagerly to really new appeals to their loyalty, and don't respond to the old routine stuff, of which they've been given far too much. [...] And I feel that the popular mind, though for the most part rather obscurely, understands this difference much better than many of our official minds. This isn't 1914. It isn't simply a question of Germans fighting for Germany, and Britons for Britain. [Sunday Postscript, 4<sup>th</sup> August, 1940]

On le voit, la critique est mêlée de louanges, et sert essentiellement à mieux faire passer la propagande du moment et à lutter contre le défaitisme. Priestley suggère non une conscience collective, mais un inconscient collectif, une intelligence populaire instinctive qui comprendrait mieux qu'un historien, mieux que les autorités, les enjeux de la guerre. Le discours est habile, venant de la part de celui qui depuis plusieurs semaines nourrit le peuple de son interprétation du conflit en suivant fidèlement les lignes de propagande gouvernementales ! Là encore, Priestley utilise en même temps l'art de la suggestion et celui de la flatterie pour mieux faire accepter sa vision à l'auditeur. Mais n'est-ce pas celui qui analyse et interprète, celui qui formule, qui écrit l'histoire ? Ce sont bien les mots et les images renvoyés aux auditeurs par Priestley qui construisent progressivement cette conscience collective. La propagande s'adresse aux cœurs et aux esprits, et comme le dit si bien Priestley lui-même, elle fait appel à la mémoire, à la réflexion, et à l'imagination<sup>20</sup> : c'est précisément ce que fait Priestley ici et ailleurs. Malgré son rejet du nationalisme aveugle, c'est encore lui qui échafaude la conscience collective et l'identité nationale.

Celles-ci se construisent au fur et à mesure autour de la question centrale : pourquoi faut-il se battre ? On demande bien à Priestley dans ces postscriptums de motiver les troupes au moment où le front de l'intérieur doit tenir<sup>21</sup>. Si la réponse passe nécessairement par l'interprétation du présent, elle conduit aussi Priestley à se demander ce qu'il faut garder du passé. Et ce passé n'est pas nécessairement tout rose, il y a eu des folies et des faiblesses d'ordre politique qu'il ne faut pas reproduire, dit-il à ses auditeurs le 30 juin. Ainsi, lorsque Priestley semble se diriger sur le chemin de la nostalgie lorsqu'il se remémore le Margate d'avant la guerre et s'attriste de sa défiguration actuelle dans l'allocution du 14 juillet, c'est pour mieux faire comprendre à ses auditeurs qu'il n'est pas là pour s'adonner au passéisme, mais pour leur donner l'espoir en l'avenir :

This Margate I saw was saddening and hateful: but its new silence and desolation should be thought of as a bridge leading us to a better

---

<sup>20</sup> Allocution du 1<sup>er</sup> septembre 1940. En tout, Priestley utilise 17 fois le mot « imagination ».

<sup>21</sup> Winston Churchill l'exprime très simplement dans son discours du 18 juin : "Hitler knows that he will have to break us in this island or lose the war."

Margate in a better England, in a nobler world. [Sunday Postscript, 14<sup>th</sup> July, 1940]

Que faut-il donc garder du passé de l'Angleterre, de ses traditions? Il faut sauvegarder ce qui fait la grandeur, ou plutôt la beauté, de sa civilisation. Une beauté qui est à voir dans la littérature passée, qu'il cite abondamment, surtout en fin d'émission, signe de l'importance qu'il lui donne. Et si la tradition et l'héritage du passé sont parfois à garder, c'est d'abord parce qu'elles contribuent à toucher les sentiments et l'imagination du peuple combattant. L'héritage culturel doit être conservé et offert à ceux qui travaillent et luttent pour la victoire pour améliorer leur qualité de vie. Ils le méritent :

Let's have comedians in the canteens, but at the same time let's have productions of great plays in our theatres, so that the people who work may also laugh, and weep, and wonder. We must all have at least a glimpse, while we labour or fight, of those glorious worlds of the imagination from which come fitful gleams to this sad, haunted earth. It may be possible yet, even while we struggle and endure, and at last batter our way through to victory, to achieve what's long been overdue in this Island, and that is, not only to retain what's best out of an old tradition, but to increase that heritage by raising at last the quality of our life. No burden, it seems, is too great for the people. Then there can't be too rich and great a reward for the people. [Sunday Postscript, 11<sup>th</sup> August, 1940]

La musique et la poésie font aussi partie des traditions qu'il faut préserver [Sunday Postscript, 25<sup>th</sup> August, 1940]. Il n'est guère étonnant que [Priestley l'écrivain](#) nourrisse l'imaginaire de ses auditeurs de multiples façons. Il offre également à regarder la nature dans toute sa beauté au printemps ; un moyen de se ressourcer, mais surtout de donner à voir le contraste entre les terribles nouvelles du front, la destruction, et cette nature immuable, presque plus belle que jamais cette année-là. Il le fait non seulement pour « soutenir leur moral », mais par conviction profonde. C'est ainsi qu'il associe la beauté de la campagne anglaise à un héritage national commun : « cette campagne qui est la nôtre, dans ce pays qui est le nôtre, cette campagne qui nous charme et nous appelle dans toute sa beauté », dit-il dans son allocution du 9 juin, pour conclure sa célébration du printemps et de la beauté de la nature sur ces mots :

It's as if this English landscape said: 'Look at me, as I am now in my beauty and fullness of joy, and do not forget'. [Sunday Postscript, 9<sup>th</sup> June 1940]

Il met en scène le présent en invitant l'auditeur à le dépasser, pour garder en mémoire, au-delà de la menace présente de l'invasion potentielle et de la folie meurtrière des nazis automates et déshumanisés, l'éternelle beauté de la nature anglaise sous leurs yeux. Le poème de Thomas Hardy qu'il cite dans son allocution la semaine suivante illustre fort bien ce qu'il veut transmettre à ses auditeurs, à savoir l'image d'un mode de vie immuable, ancré dans la tradition, et en même temps le renouvellement de la nature, du cycle de la vie. Il invite à nouveau les auditeurs à partager une mémoire qui sert à édifier leur identité collective :

You remember Hardy's song: "In Time of The Breaking of Nations":  
"Only a man harrowing clods  
In a slow silent walk,  
With an old horse that stumbles and nods,  
Half asleep as they stalk;  
Only thin smoke without flame  
From the heaps of couch-grass:  
Yet this will go onward the same  
Though Dynasties pass.  
Yonder a maid and her wight  
Come whispering by;  
War's annals will fade into night  
Ere their story die."  
[Sunday Postscript, 16<sup>th</sup> June, 1940]

Malgré la guerre et ses menaces, la vie et les valeurs simples de l'homme ordinaire que Priestley célèbre tout au long de ses interventions à l'antenne vont continuer, la capacité de l'homme à éprouver de la compassion, la richesse du cœur humain vont perdurer. Tous ces thèmes chers à Priestley font partie intégrante de la toile qu'il tisse dans ses allocutions. La beauté, en définitive, réside dans l'humain. L'homme ordinaire, « le petit peuple d'Angleterre » est emblématique, il incarne cette humanité. Ce qu'elle a de meilleur fait partie de l'identité collective ou nationale telle qu'elle se révèle à l'été 1940.

Cependant, pour Priestley, la mémoire du passé et de ce qu'il est bon de garder des traditions anglaises s'inscrivent nécessairement dans une évolution. Sans utiliser le mot—banni en 1940—de « reconstruction », il va construire dans l'esprit de ses auditeurs, une vision de la société à venir, société qui sera le reflet des idéaux qu'il dit déceler dans ce petit peuple d'Angleterre en son heure de gloire. Humour, bonté, générosité, esprit de partage sont des qualités doivent présider à la construction d'une société qui

ne doit pas répéter les erreurs politiques passées. Ainsi, l'homme ordinaire, représentant le petit peuple que Priestley a encensé, est encouragé à poursuivre la construction historique et politique de son pays. Il faut donc comprendre l'heure de gloire de l'été 1940 et la mythification du petit peuple d'Angleterre<sup>22</sup> qui y est associée comme un pont glorieux entre le passé et l'avenir.

Il ressort en effet très nettement des postscriptums de Priestley que le combat présent n'a de sens que s'il prépare un avenir meilleur. Sa mythification, sa glorification du petit peuple le conduit à ne voir dans cette identité nationale telle qu'il l'a progressivement définie, qu'un tremplin à l'expression de son propre idéal politique. On peut déceler un crescendo dans ses « propositions » politiques. Dans les premières allocutions, il se cantonne aux instructions gouvernementales selon lesquelles il faut donner de l'espoir au peuple, sans pour autant formuler trop clairement l'avenir. Seuls comptent le moment présent et la lutte contre l'ennemi :

Now if I'd my way I'd reverse this. I'd tell people to forget their old ordinary life because ultimately, anyhow, we'll either have a better life than that, or bust. [Sunday Postscript, 30<sup>th</sup> June, 1940]

Il n'y a pas d'alternative à la victoire contre le nazisme, comme l'a déjà exprimé Churchill dans son discours du 18 juin. Mais au fur et à mesure de ses allocutions, Priestley précise ce qu'il entend par « une vie meilleure ». Le 14 juillet, il prononce le mot interdit : il faut « planifier » un avenir « plus noble ». Il reste cependant encore vague :

We're not fighting to restore the past; it was the past that brought us to this heavy hour; but we are fighting to rid ourselves and the world of the evil encumbrance of these Nazis so that we can plan and create a noble future for all our species. [Sunday Postscript, 14<sup>th</sup> July 1940]

C'est dans l'allocution du 21 juillet, que Priestley « révèle » le véritable sens qu'il donne à l'histoire qui est en train de se dérouler. La « planification » d'un « monde plus noble » va au-delà de la simple disparition des dictatures ; il faut construire un nouveau « système ». Le mot a dû en faire frémir plus d'un ce soir-là :

---

<sup>22</sup> Et du reste de Royaume-Uni, mais Priestley se force à inclure les Écossais, les Gallois et encore plus les Irlandais...

This brings us to the second, and more truthful, way of looking at this war. That is, to regard this war as one chapter in a tremendous history, the history of a changing world, the breakdown of one vast system and the building up of another and better one. In this view of things Hitler and Mussolini have been thrown up by this breakdown of a world system. [...] We have to get rid of these intolerable nuisances but not so that we can go back to anything. There's nothing that really worked that we can go back to. But so that we can go forward, [...] and really plan and build up a nobler world in which ordinary, decent folk can not only find justice and security but also beauty and delight. [Sunday Postscript, 21<sup>st</sup> July, 1940]

On le voit, Priestley a créé progressivement une certaine image de ce qu'il affirme être l'identité nationale, mais il va plus loin : il replace ce combat et ses enjeux non seulement dans la continuité de l'Histoire de l'Angleterre, mais dans l'histoire du monde. La dimension historique du moment est présentée comme étant dans la continuité logique des valeurs pour lesquelles l'Angleterre s'est battue dans son histoire—et dans la continuité des valeurs que défend Priestley. L'esprit de communauté vire au collectivisme et à la construction d'un « nouvel ordre mondial ». Hitler est presque mis entre parenthèses :

Now, the war, because it demands a huge collective effort, is compelling us to change not only our ordinary, social and economic habits, but also our habits of thought. We're actually changing over from the property view to the sense of community, which simply means that we realise we're all in the same boat. But, and this is the point, that boat can serve not only as our defence against Nazi aggression, but as an ark in which we can all finally land in a better world. [...] I tell you, there is stirring in us now, a desire which could soon become a controlled but passionate determination to remodel and recreate this life of ours, to make it the glorious beginning of a new world order, so that we might soon be so fully and happily engrossed in our great task that if Hitler and his gang suddenly disappeared we'd hardly notice that they'd gone. We're even now the hope of free men everywhere but soon we could be the hope and lovely dawn of the whole wide world. [Sunday Postscript, 21<sup>st</sup> July 1940]

Souvent chez Priestley, il faut se débarrasser de l'ancien pour reconstruire l'avenir, un avenir où l'homme sera à l'image des aviateurs de la R.A.F, dont la mentalité est de « donner » et non de « recevoir ». Un avenir débarrassé de l'obsession du profit, dans une société basée sur le partage et l'esprit de coopération. Les attitudes d'autrefois sont donc démodées, la vieille société

doit évoluer, et se débarrasser de l'obsession de la propriété et des égoïsmes traditionnels. C'est ce qu'il fait dire à l'un de ces pilotes à la fin juillet :

I shall never go back to the old business life—that life of what I call the survival of the slickest; I now know a better way. Our lads in the R.A.F. would, and do, willingly give their lives for each other; the whole outlook of the force is one of 'give', not one of 'get'. [...] Instead of co-operating as we do in war, we would each use the craft we possessed with which to confound each other. I will never do it.  
[Sunday Postscript, 28<sup>th</sup> July, 1940]

Un mois plus tard, Priestley continue : sous forme de parabole suivie « d'explications »—une construction classique de ses allocutions—il va remettre les points sur les « i » quant à la nature du combat historique mené par le peuple britannique. Il cite les slogans gouvernementaux, il ne nie pas la nécessité de combattre avec un cœur léger, mais si l'Histoire et le monde entier les regardent, les yeux emplis d'admiration, leur victoire n'aura de sens que s'ils réfléchissent aux causes de la montée du nazisme et de la crise mondiale actuelle. Churchill n'aurait pu qu'approuver le premier point, mais Priestley recommande alors à ces auditeurs de lire *The End of Economic Man* de Peter Drucker pour les éclairer. Même s'il se défend immédiatement d'adhérer à toutes les opinions exprimées dans ce livre, le mal est fait. Il veut « faire réfléchir » les auditeurs, et les entraîne dans une interprétation communiste du monde ! Le combat ne sera mémorable et ne s'inscrira positivement dans l'histoire que s'il est l'occasion de construire une société nouvelle, « non seulement pour nous-mêmes », insiste-t-il, mais « pour les hommes et les femmes du monde entier » [Allocution du 1<sup>er</sup> septembre 1940]. Et ce sont les femmes qui sont justement à l'honneur (comme souvent dans la propagande du front de l'intérieur) le 22 septembre. Cependant, Priestley « dérape » là encore, et « en profite », comme le diront ses détracteurs, pour faire de la politique. Il « recommence » avec son nouvel ordre mondial, et montre en effet qu'il maîtrise l'art de la propagande :

And we're fighting not merely to keep the German jackboot off our necks but also to put an end once and for all to that world, and to bring into existence an order of society in which nobody will have far too many rooms in a house and nobody have far too few.  
And all wondering, suffering women—some of them homeless, lost, with bewildered small children in their arms—should be told here and now that that is what we're all struggling and battling for. Not for some re-grouping on the chess-board of money and power politics; but for new and better homes—real homes—a decent chance at last—new life. And every woman should remember that—keep the promise



locked in her heart, and when the time comes, with one voice—and if necessary, with that full feminine fury which is among the most awe-inspiring phenomenon—demand that the promise be redeemed, so that the children now hurried through the shelters can one day walk in the sunlight and build upon our ruins a glorious new world.  
[Sunday Postscript, 22<sup>nd</sup> September, 1940]

Priestley se sent-il intouchable du fait de sa popularité? Quoi qu'il en soit, il se permet de dévier de la politique officielle, c'est le moins que l'on puisse dire! Les instructions se limitaient à donner l'espoir vague d'un avenir meilleur, mais, comme une révolte, peut-être, après des semaines d'application de la propagande officielle, Priestley parsème ses allocutions d'opinions politiques qui dérangent. Tout allait bien lorsqu'il reflétait le sentiment national (comme le veut la formule) en ces jours d'épreuve et hissait le peuple tout entier dans un élan patriotique sans précédent. A partir du moment où il exprime des opinions politiques à l'antenne, il reçoit des lettres accusatrices, voire des lettres de haine, de la part d'auditeurs qui ne partagent pas ses « déviances » socialistes. W. Churchill, pour qui seule l'heure de gloire qui mènera à la victoire sur le nazisme compte, le fera interdire d'antenne<sup>23</sup>. Pour Priestley, en effet, si les qualités du petit peuple se révèlent dans toute leur splendeur en 1940, c'est pour éclater dans toute leur vérité après-guerre. La dimension idéologique de leur combat est ainsi replacée dans une histoire collective tournée vers l'avenir :

[...] free men could combine, without losing what's essential to their free development, to see that each gives according to his ability, and receives according to his need.

I replied, [...] that now was the time for our leaders to use a little imagination, to light beacons in this gathering darkness, to warm our hearts and set fire to our minds, by proclaiming noble and universal aims; by so ordering affairs in this country that we might serve as an example to the world, not merely in courage and endurance, but in bold and hopeful planning for the future, releasing in us great creative forces and so prove that not only when we say we'll fight, we'll fight—which we have already done to the great astonishment of the Nazi leaders—but also that what we say we are fighting for is the very thing for which we are fighting; that here, at least, is no mere propaganda but the blazing truth of the mind and heart. [Sunday Postscript, 6<sup>th</sup> October 1940]

---

<sup>23</sup> Nicolas Hawkes, le beau-fils de [Jacquetta Hawkes](#), qui épousa Priestley en 1953, raconte l'histoire de cette « interdiction » après avoir dépouillé les archives de la BBC dans *The Story of J. B. Priestley's Postscripts*. Shrewsbury: Featherbooks, 2008.

Comment concilier le discours passionné de Priestley lorsqu'il parle des traditions, de la littérature, de la nature, du charme désuet des villes et des villages, de l'importance des ancêtres, des valeurs et des qualités inhérentes au petit peuple, avec la virulence de ses attaques contre le passé ? Que faut-il garder, selon lui, et que faut-il changer, voire révolutionner ? Dans son dernier postscriptum, il résume somme toute assez bien ce qu'il associe au passé (par opposition à l'histoire, peut-être) ; c'est la survie de la civilisation telle qu'elle s'incarne dans le peuple britannique qui est en jeu au moment où il parle. Et ce sont les qualités « de ce pays qui est le nôtre », c'est-à-dire son courage et sa détermination à se battre contre les nazis qui peut sauver la démocratie. Cette démocratie est « une grande force créatrice », qu'il oppose à « l'apathie » et à « la stupidité », ainsi qu'à ce qu'il appelle « l'obstruction stérile ». Dans la logique de sa présentation, Priestley identifie le passé à une stagnation de nature politique. Ainsi, la « création » doit être indissociable de « l'avenir », et l'avenir de la civilisation et de la démocratie, c'est la fin des privilèges d'une minorité ; quant à la création, elle doit servir à la construction d'une société future où le bonheur du plus grand nombre doit être une priorité. C'est la Grande-Bretagne qui incarne cet espoir :

I think it's true to say that at the present time this country of ours, because of its courage and its proud defiance, its determination to put an end to this international brigandage and racketeering of the Hitlers and Mussolinis and their riff-raff is the hope of all that is best in the world, which watches us with admiration. [Sunday Postscript, 20<sup>th</sup> October 1940]

Dans les allocutions de Priestley le moment présent, l'histoire et sa continuité, les traditions anglaises, la mémoire et le passé, la littérature et la nature immémoriale, l'esprit de communauté et les qualités du petit peuple d'Angleterre reviennent comme des leitmotivs qu'il entremêle, pour façonner l'identité nationale la conscience collective telle qu'il les conçoit. Cependant, loin de n'être qu'un traditionaliste conservateur et patriote, Priestley voit dans cette richesse et dans ces qualités présentées comme inhérentes à l'Anglais et à l'Angleterre un signe que leur avenir et celui de l'humanité tout entière peuvent conduire à un monde meilleur. Le monde entier les regarde et les admire en cette heure de gloire de 1940 et la mythification qu'il œuvre par ses paroles reçoit un écho sans précédent dans les cœurs et les esprits de l'époque. Toutefois, progressivement, par petites touches, il en vient à suggérer un avenir politique pour le moins non-conformiste, voire révolutionnaire, et semble promouvoir une idéologie qui,

selon ses détracteurs, frise le collectivisme, même s'il s'en défend dans sa dernière allocution du 20 octobre.

On ne peut sans doute en temps de guerre vouloir conserver, préserver, chérir certaines choses, outre la démocratie et la civilisation, voire même faire preuve de patriotisme, et, en même temps, désirer une évolution sociale et politique qui place le bonheur de l'homme ordinaire au centre des préoccupations. Comme Priestley le dit en quelques lignes dans sa dernière allocution, le 20 octobre 1940, le miracle de Dunkerque et la défaite du fascisme doivent conduire à un autre miracle, celui de la libération de l'homme. Une jolie formule finale qui ne fera pas oublier une idéologie politique beaucoup plus explicite, quoi qu'il en dise, dans les allocutions qui précèdent.

J.B Priestley aura fortement contribué à échafauder le mythe du petit peuple et de son heure de gloire, et tout son art aura consisté à dépasser ce présent glorieux pour donner l'espoir d'un monde meilleur. Le petit peuple est celui de la Jérusalem Nouvelle qui doit advenir après-guerre. Priestley l'idéaliste s'offusque sans doute honnêtement des lettres de haine qu'il reçoit. L'Histoire lui donnera raison d'une certaine manière, et l'espoir d'une société nouvelle se concrétisera dans la victoire des travaillistes. Cependant, les forces du passé et de la tradition, la réalité des égoïsmes et des privilèges ancrés auront raison de la société idéale qu'il espérait et dont il voyait les prémices dans le petit peuple héroïque de l'été 1940. Etait-il dupe du mythe qu'il s'évertuait à créer ?

### ***Références bibliographiques***

- BAXENDALE, John. *Priestley's England: J.B Priestley and English Culture*. Manchester: University Press, 2007.
- BRYANT, Mark. *World War Two in Cartoons*. London: Bison Books, 1989 (London: Grub Street, 2006).
- BRIGGS, Asa. *The History of Broadcasting in the UK. Vol.3. The War of Words*. Oxford: University Press, 1970.
- CALDER, Angus. *The Myth of the Blitz*. London: Jonathan Cape, 1969 (Pimlico paperback reissue, 1991).
- HYLTON, Stuart. *Their Darkest Hour : The Hidden History of the Home Front 1939-1945*. Stroud: Sutton, 2001 (Paperback reissue, 2003).
- PRIESTLEY, John Boynton. *Postscripts*. London: Heinemann, 1940.